

la synthèse physiologique des troubles morbides n'ait pas jusqu'ici paru suffisamment avancée.

Nous avons pourtant jugé cette partie la plus opportune à développer, comme étant la plus propre à mûrir les idées générales que nous croyons indispensables au médecin, et la plus féconde en déductions pratiques pour la thérapeutique des maladies.

PREMIÈRE PARTIE

LES CAUSES DES MALADIES ÉTIOLOGIE ET PATHOGÉNIE GÉNÉRALES

Il est superflu d'insister sur l'importance de la connaissance des causes en pathologie générale. *L'étiologie* est à la base de la *pathogénie* et celle-ci à la base de la pathologie générale tout entière. On peut appliquer à cette dernière ce que disait M. BOUCHARD de la thérapeutique : elle sera pathogénique ou ne sera pas.

Il est impossible d'ailleurs de séparer l'étiologie de la pathogénie, bien que la première envisage les causes en elles-mêmes et la seconde le mode d'action des causes morbides sur l'organisme. Aussi avons-nous réuni dans cette partie l'étiologie et la pathogénie générales.

La pathogénie d'une maladie résulte essentiellement de deux facteurs : la cause morbide et la réaction de l'organisme. Nous n'aborderons dans cette partie, à l'occasion de chaque cause, que la pathogénie liée au mode d'action spécial de cette cause ; les réactions de l'organisme seront étudiées dans les deux parties suivantes. Sans doute il est un peu arbitraire de séparer la cause de l'effet, l'action de la réaction, mais, outre que c'est l'usage, cette division est nécessitée par la clarté de l'exposition des faits.

On divise les causes générales des maladies en causes *efficientes*, *adjuvantes* et *prédisposantes*.

Supposons un jeune soldat surmené, exposé au froid, issu d'ailleurs de parents phtisiques ou alcooliques : il contracte, à

l'occasion d'un refroidissement, une pleurésie *a frigore* de nature tuberculeuse. La cause *efficiente*, nécessaire, est ici le bacille de Koch que l'on retrouvera facilement dans son épanchement pleural et dans les tubercules pleuraux ; la cause *adjuvante* est le froid ; la cause *prédisposante* est l'hérédité (prédisposition aux maladies et à la tuberculose en particulier par l'alcoolisme, la phtisie des parents).

Le rôle de chacune de ces causes est important. Le manque d'esprit critique a souvent fait nier la valeur d'une catégorie de causes morbides. Autrefois on prenait pour causes *efficientes* les causes *adjuvantes* ; par exemple dans le cas ci-dessus, on attribuait tout le processus morbide au froid (pleurésie *a frigore*) parce que l'on ignorait les causes microbiennes des maladies, et en particulier, la nature tuberculeuse de la plupart des pleurésies *a frigore*, la présence des tubercules et des bacilles dans la séreuse. Réciproquement, dans l'enthousiasme des premières découvertes bactériologiques, on tombait, il y a quelques années, dans un excès contraire. On ne voyait dans les maladies infectieuses, que la cause *efficiente*, le microbe, et l'on méconnaissait le rôle capital des causes *adjuvantes* ou *prédisposantes*. On pensait que le germe infectieux était tout, et que son introduction dans l'organisme suffisait à faire éclore la maladie. On s'est aperçu depuis lors que nous sommes environnés et même couverts d'agents pathogènes sans contracter pour cela toutes les maladies qu'ils occasionnent. Bien plus, on a vu, ces dernières années que nous pouvions, à l'état sain, porter en nous-mêmes (muqueuses, tube digestif) les bacilles les plus spécifiques (ceux de la fièvre typhoïde, de la tuberculose) sans être atteints pour cela de la maladie spécifique. On s'est donc rendu compte que les cas sont rares où le germe suffit à faire éclore la maladie ; que notre organisme est pourvu d'efficaces moyens de défense, qu'il peut même être ou devenir absolument réfractaire à une maladie infectieuse ou une intoxication (immunité) et qu'il fallait le plus souvent des causes secondes pour préparer l'organisme à recevoir l'infection, pour vaincre les moyens de défense ou l'état d'immunité. En un mot, on a vu, selon la comparaison classique du champ à ensemer, qu'il y avait la question de

graine et la question de terrain ; que les graines morbides ensemencées en vain le terrain organique si celui-ci n'était pas préparé et labouré par l'hérédité morbide, par le froid, le surmenage, la misère physiologique, les intoxications, etc. (causes *adjuvantes* et *prédisposantes*).

On doit mettre au même plan d'importance générale la graine et le terrain. Ce serait un sophisme de ne plus vouloir dès lors considérer que le terrain, sous prétexte que les causes ne peuvent être évitées. On a dit, notamment à propos des maladies infectieuses, de la tuberculose par exemple : il est illusoire de vouloir éviter l'ensemencement, d'essayer d'écarter la graine, car celle-ci est partout, nous en sommes environnés et ne pouvons nous en préserver ; occupons-nous seulement de fortifier l'organisme, de le rendre inapte à la culture du bacille.

C'est là un sophisme dangereux car il mène à la négation de toute prophylaxie : or il est bien évident que si la graine est très répandue, le terrain est toujours labouré et préparé par quelque cause *adjuvante* à un moment de l'existence et que la quantité de la graine, l'abondance de l'ensemencement est de première importance. Ensemelez tous les jours et abondamment un terrain, quelque stérile qu'il soit, il se trouvera un moment où quelque fissure favorable ou quelque circonstance impossible à éviter permettra à la graine de pénétrer et de germer. La recherche du terrain absolument stérile est aussi illusoire que celle de la suppression totale de la graine, de la cause morbide.

L'esprit vraiment scientifique tient compte de tous les facteurs.

Ce que nous venons de dire s'applique surtout sans doute aux maladies infectieuses mais aussi aux intoxications, aux névroses, à la plupart des maladies nerveuses, en prenant le mot « graine » dans le sens large de cause.

Comme la plupart des causes peuvent tantôt être *efficientes* et agir par elles seules, tantôt agir sur les autres causes morbides et passer au simple rang de causes *adjuvantes*, nous ne pouvons diviser leur étude d'après cette classification.

4 CAUSES DES MALADIES, ÉTIOLOGIE ET PATHOGÉNIE GÉNÉRALES

Nous étudierons donc, plus simplement :

- 1° Les *causes intrinsèques prédisposantes* tenant au sujet ;
- 2° Les *causes extrinsèques*, tantôt prédisposantes et le plus souvent efficientes ; celles-ci se subdiviseront, à leur tour, en trois groupes : 1° les *agents mécaniques* et les *agents physiques* ; 2° les *agents toxiques* ; 3° les *agents animés*.

SECTION I

LES CAUSES INTRINSÈQUES, LE SUJET

Les causes intrinsèques tenant au sujet sont surtout prédisposantes.

L'état et les qualités organiques du sujet interviennent pour accepter, repousser, modifier les agents morbides, et si ces agents réussissent à déterminer la maladie, les conditions générales de l'organisme récepteur donnent à celle-ci son caractère individuel.

Les causes intrinsèques peuvent tenir à l'état du sujet considéré en lui-même, ou à l'hérédité. Après l'hérédité nous étudierons une question qui lui est intimement liée et pour laquelle on ne saurait d'ailleurs séparer l'étude de la cause de celle des effets : la *teratologie* ou pathologie de l'embryon.

CHAPITRE PREMIER

CAUSES TENANT A L'ÉTAT DU SUJET

A part l'hérédité, ces causes peuvent se grouper autour des conditions suivantes : l'âge, le sexe, la *prédisposition morbide* et l'*immunité*, la *fatigue* et le *surmenage*. Nous les étudierons ici, sauf l'immunité qu'il est plus logique d'étudier avec les maladies infectieuses et les réactions pathologiques qui la déterminent (voir 3^e partie).

ARTICLE PREMIER

ÂGE ET SEXE

Les conditions et l'évolution des maladies ne sont pas les mêmes selon les sexes et aux différents âges de la vie. Un enfant,